

L'IRONIE DANS *LES CHAMPS D'HONNEUR* ET *LE MONDE À PEU PRÈS* DE JEAN ROUAUD

Mélanie Freynet

À voir le titre des ouvrages de Jean Rouaud, on peut sérieusement douter qu'il y ait beaucoup d'humour dans ses textes. Les sujets qu'il a entrepris de traiter, comme la Première ou la Deuxième Guerre mondiale, la vie difficile de sa mère et la série de morts dans sa famille, ne devraient a priori pas être de joyeux sujets. Pourtant, tous les romans regorgent de petites phrases qui tranchent avec le drame décrit ou le ton qui serait plus de circonstances, ce qui semble parfois être l'une des caractéristiques de certains auteurs de la fin de siècle comme Grace Paley aux États-Unis ou David Lodge au Royaume-Uni.

Si l'on considère l'ironie comme l'une des dernières flambées du vingtième siècle, désormais musée, il semble intéressant d'étudier pourquoi, comment et quand Jean Rouaud utilise l'ironie, définie par *Le petit Robert* comme une "manière de se moquer (de qqn ou de qqch) en disant le contraire de ce que l'on veut faire entendre" mais aussi une "disposition railleuse, moqueuse, correspondant à cette façon de s'exprimer. *L'ironie de Voltaire*" (1403-1404). On peut s'attacher notamment à deux des romans de sa série: le premier, *Les champs d'honneur*, qui aborde la Première Guerre mondiale et la génération de ses grands-parents en Loire-Inférieure, et le troisième, *Le monde à peu près*, qui pour la première fois traite directement de la vie de l'auteur, de son enfance et plus particulièrement de sa jeunesse autour des événements de mai 1968. L'explication la plus logique pour l'omniprésence de l'ironie serait qu'il est absolument nécessaire de trouver un contrepoids à l'horreur et la douleur, spécifiques au vingtième siècle, qui ont par essence donné naissance à ces romans. Or on se rend vite compte que l'utilisation de l'ironie est multiple, et

que l'on peut comprendre à travers ses usages la richesse de l'écriture de Jean Rouaud. Tout d'abord, on peut mettre à part une certaine ironie, attribuée à certains personnages, qui sert à célébrer la sagesse populaire de la France d'une certaine époque et à recréer une atmosphère, à fixer les mentalités d'une certaine France à présent disparue. De plus, l'ironie de l'auteur peut être interprétée comme l'une des marques des années 80 et 90, pour supporter la dureté des événements et représenter un véritable choix de vie et de penser. Enfin, on peut aussi remarquer à quel point l'ironie est un réel plaisir du texte et comme le jeu avec le style, commun à d'autres auteurs d'autres pays, a imposé un ton et une griffe au service de l'intertextualité.

Dans un premier temps, il faut regarder l'utilisation de l'ironie indirecte de Jean Rouaud, en particulier quand il rapporte ce que sa famille aurait fait ou dit. On peut y voir l'aspect anecdotique ou purement personnel de l'évocation de souvenirs chers en dehors du contexte pathétique habituel, mais il y a aussi certainement une dimension plus grande, à savoir l'idée de la mission pédagogique de Jean Rouaud, son rôle dit de gardien de musée. Il semble écrire pour que les générations futures sachent comment était la France au vingtième siècle et comment vivaient les petites gens. L'humour et l'ironie sont les formes les plus fréquentes du bon sens populaire. Cette utilisation est particulièrement visible dans *Les champs d'honneur*, comme il consacre de nombreux chapitres à des portraits de ses proches: son grand-père, sa grand-mère, et plus tard sa tante Marie.

Le personnage qui semble le plus ironique est sans aucun doute la grand-mère: "pour grand-mère, c'est du pareil au même, qui ne comprend pas qu'on n'ait pas encore dynamité le Massif central et coupé tout droit" (*Champs* 46). Elle serait même presque cynique parfois: "Elle avait des mots cinglants pour ceux qui s'y laissaient prendre: ainsi ce pauvre garçon qui vantait la vitesse de son cabriolet de sport et qu'elle rabroua d'un 'Quel dommage qu'on ait pas le temps de le voir'" (31). Ce genre de phrases est réellement typique d'une certaine idée de la France et plus précisément de la France populaire. Il y a en France une tradition de cynisme et de répartie cinglantes, en particulier chez les femmes.

Mais les hommes ne sont pas des anges de politesse non plus: Rouaud nous décrit donc l'oncle Rémi quand il avait affaire à la Tante

Marie partit dans une grande explication de ragots de village: “c’est en maudissant madame Chose, la petite tante et tout ce qui se ligue pour lui faire perdre son temps qu’il reprendra son ouvrage,” ou encore, de son ton cassant, un de ses jugements abrupts et sans appel: ““La fille Untel n’a pas inventé la poudre”—ce qui n’a rien, après tout, de déshonorant” (104). Même sans le commentaire personnel de l’auteur, cette anecdote permet de garder en mémoire deux aspects de la France; l’aspect sociologique et le ton adopté par les Français dans les rapports humains, plus l’aspect linguistique d’une expression populaire comme celle que Rémi utilise. Ici, Rouaud joue réellement les gardiens de musée qui ne veut pas que les traditions françaises tombent dans l’oubli.

Dans le même registre, on assiste aussi à la lutte de la tante Marie contre les païens. En lisant les textes sacrés, la tante analyse d’un œil sceptique les faits divins. Ainsi, un article racontait la rencontre d’un saint et d’un sanglier, que le Saint avait calmé d’un “Gare goret, tu te goures de Gourin!”, qui donnait lieu à la croyance que, “normalement, si un verrat se montrait un peu revêche, il était conseillé de tourner trois fois autour de sa bauge en récitant cette apostrophe. Mais dans la réalité la tante était plutôt d’avis d’en faire de la chair à pâté. Il lui arrivait d’inscrire ‘douteux’ en face d’un saint du type Gourin” (69). Ce type d’ironie est aussi révélateur du vrai tempérament de la France profonde vis-à-vis de la religion, particulièrement en Loire-Inférieure qui est un département connu pour son extrême attachement à l’Église depuis les événements de la Chouannerie. Rouaud nous montre donc l’envers du décor et le vrai visage de la France populaire de cette époque. On peut aussi lire la description d’un voyage en train telle que devait le percevoir grand-mère:

ce qu’elle déplore par-dessus tout, c’est le sans-gêne. Au début du voyage, leurs voisins donnent tous l’impression de sortir du château: élégance affectée, [...] main devant la bouche pour atténuer une petite toux ridicule, [...] et puis les kilomètres passant, tout le monde s’étale, se marche dessus, prétend donner à l’autre des leçons de politesse

(le château sert pour elle de référence, celui de Riancé, une des plus vieilles familles de France). Ce qui frappe ici, c'est l'intervention de l'auteur au milieu du discours indirecte libre censé rapporter les paroles de la grand-mère. Jean Rouaud intervient entre tirets pour venir tendrement au secours de sa grand-mère et pour justifier au lecteur le discours provincial de celle-ci.

Il est ainsi clair que l'auteur utilise le cynisme et l'ironie de ces personnages non seulement pour alléger le ton du roman en général mais aussi pour témoigner de sa propre expérience de la France et du savoir populaire qui se perd. Cependant Rouaud ne peut s'empêcher d'ajouter sa touche personnelle à ces anecdotes familiales.

Or c'est bien ce qui est le plus présent dans le roman de Rouaud. C'est lui-même qui dépose au passage des petites phrases assassines ou purement humoristiques selon les circonstances. Cette façon de faire est peut-être l'une des caractéristiques de cette fin du vingtième siècle. Comme si désabusés par tant de morts, de guerre et de désespérance, les hommes avaient adopté l'angle humoristique pour ne pas mourir. Ce n'est plus l'ivresse de vivre, c'est l'humour qui sauve.

Il y a tout d'abord l'ironie très amère qui accompagne la description de la Première Guerre mondiale: "Dans l'immédiat, on envoie un régiment de Marocains récupérer les positions perdues. Le gaz n'est pas encore dissipé, mais ces gens du désert ont l'habitude du vent de sable qui pique aussi les yeux et les bronches" (157). Cette dernière remarque explique d'elle-même la colère et le désabusement de l'auteur face à la guerre. De même, il conclut quelques pages plus loin: "Cette guerre va trop loin. Tous sont d'accord, ce sera la dernière. Pour Joseph et des millions, certainement" (160). Ce commentaire évacue la tristesse et clôt toute autre discussion.

Pour d'autres passages dramatiques, l'ironie et l'humour viennent au secours de la narration pour éviter de tomber dans le pathétique absolu. Deux exemples parfaits sont l'évocation de la vieillesse des grands-parents et de leur lente descente dans la folie. Ce thème est particulièrement délicat puisque quasi universel. Voir ses proches sombrer dans le non-réel serait absolument pathétique si Rouaud n'y mettait pas sa touche d'humour: "on savait, en fait, que grand-père

correspondait depuis quelques temps avec les plus hautes autorités de l'Etat, signe de vieillissement, quand rien n'impressionne plus des vanités terrestres. Un original, traduisait-on, le doigt sur la tempe. Le secrétariat de l'Elysée l'avait assuré en retour que son courrier avait été transmis aux services concernés" (43).

De même, on peut lire les hallucinations de la grand-mère:

Mais, à part les vraiment derniers jours où elle s'ingéniait à parler bas pour ne pas se faire entendre de l'infirmière en chef qui selon elle se cachait derrière le radiateur mural et l'empêchait de sortir danser le soir, c'est bien une grand-mère-arrière-grand-mère de vingt-cinq ans en 12 qui s'est éteinte presque centenaire sur une dernière plaisanterie, pirouette élégante qui fit rire ses filles à travers leurs larmes. (29)

L'humour montre ici la pudeur à décrire trop crûment les affres de la vieillesse, et la volonté de dédramatiser la douleur. C'est avec cette optique douce-amère qu'il décrit les tortures de son enfance à l'école et ailleurs:

Deux familles bien pensantes s'étaient livrées à une sorte de compétition sur mon dos. Un pauvre petit pensionnaire venait de perdre son père. Un petit orphelin tout neuf, c'est une épreuve que le seigneur nous envoie afin d'éprouver notre chrétienne charité. Mes enfants, il vous faudra faire preuve de courage et d'abnégation, peut-être ce petit paysan mangera-t-il avec ses doigts, mais il est de notre devoir de l'inviter. (123)

Dans ce passage encore, le choix des mots, de la structure de la phrase et du cynisme ressemble à cette arme moderne du vingtième siècle. L'ironie exprime et désamorce la colère.

L'autre aspect très moderne de l'ironie, plus présent dans *Le monde à peu près* est la tendance à l'autodérision. Par exemple, quand le personnage principal (a priori Rouaud) essaie d'imaginer ce que pouvait penser un serveur en le voyant aux côtés de Théo: "attendant la

commande, surtout celle de Théo, au vrai, minaudant en la fixant, ne m'accordant qu'un rapide coup d'œil hautain—tiens, une erreur de casting" (*Le monde* 196). Ce recours au style indirect libre montre comment Rouaud semblait percevoir et souffrir de cette perception de lui-même. On le remarque aussi quand il dit: "elle décida que le violon de grand-père qui n'était pas sorti de sa boîte depuis une dizaine d'années me revcnait naturellement puisqu'il apparaissait que j'avais hérité de ses dons. À sa décharge, grand-mère n'avait jamais eu l'oreille musicale" (147). Il y a dans la culture française des années 90 une certaine modestie et une volonté de reconnaître ses faiblesses au quotidien que cette sorte d'ironie illustre à merveille.

C'est ainsi que l'on peut envisager toute sa description de l'époque de mai 1968, avec la description de la guitare et des préoccupations de cette époque:

Et maintenant que les quatre doigts sanguinolents de la main gauche parviennent à rendre un accord presque parfait, à tel point que vous ne vous lassez de le jouer et de le rejouer. c'est aussi le signe qu'il est temps d'en changer, dans la mesure où vous tenez à exécuter des morceaux qui ne soient pas essentiellement répétitifs. Et c'est là que tout se complique. (140)

Rouaud se moque donc gentiment de celui qu'il était, et se moque aussi souvent de tout ce que sa génération représentait: "Gyf regrettait que les ouvriers ne fussent pas venus, alors que pour la Belle et la Bête il avait refusé du monde. D'après le texte de madame de Leprincec de Beaumont? Pas exactement: une fille se déshabillait tandis qu'à ses côtés on tondait un mouton" (238).

C'est précisément cet aspect de l'ironie qui représente le mieux le dernier angle sous lequel on peut étudier l'humour. Rouaud, dans de nombreux passages, se régale en choisissant un style qui n'est absolument pas adapté à la situation, décalage qui crée l'humour et bien souvent l'ironie. Cette technique est particulièrement frappante en ce qui concerne les événements de mai 1968, lorsqu'il commente

le-dit film amateur: "Je comprenais que raconter une histoire fût un symptôme réactionnaire destiné à empêcher les masses de prendre conscience de leur condition d'exploitées tout en les abreuvant de modèles contre-révolutionnaires, mais les images, n'y avait-il pas un risque à ce qu'elles parlent d'elles-mêmes?" (152). L'utilisation du subjonctif imparfait ici semble relativement dérisoire, tout comme le très haut registre de la langue, et ce style prend toute son ampleur quand on apprend ce que le film sera vraiment: une sorte de porno. Ce style pompeux décrit donc du vide, une hyperconstruction de la langue autour de rien, qui est, semble-t-il, la manière moderne de se moquer de mai 1968 et des idéaux des jeunes de l'époque qui ont maintenant cinquante ans et qui sont presque aussi conservateurs et conformistes que leurs parents. La restitution des dialogues avec Gyf est réellement savoureuse, totalement décalée de son contenu:

j'admis que c'était une idée vraiment géniale, que je ne comprenais pas qu'on n'y eût pas pensé avant. Très bonnêtement, mon contradicteur m'opposa qu'on y avait déjà pensé, c'est ce qu'on avait coutume d'appeler du cinéma porno, mais, et il ponctua sa remarque d'un geste de la main qui balayait toute possible confusion en même temps que les cendres de sa cigarette: ça n'avait rien à voir. (158)

On peut imaginer que c'est surtout dans ces passages que Rouaud joue vraiment avec son style et s'autorise l'utilisation d'une langue aussi formelle et lourde. L'emploi d'un tel registre de langue lorsqu'il décrit la guerre ou les morts de sa famille serait prétentieux et tomberait trop dans le pathos, ce qui l'oblige généralement à se contenter d'un style plus sobre. C'est ainsi dans la bagatelle qu'il peut pleinement épanouir son talent d'écrivain et jouer avec les mots, cédant ainsi au fameux plaisir du texte. Ce serait ainsi dans l'humour et l'ironie que Rouaud peut redonner à la langue française son plein potentiel et s'avancer au rang des autres grands écrivains dont la France se vante. Plus que le contenu, c'est sûrement le style qui prouve la valeur d'un

écrivain. Ces passages démontrent donc les qualités de Rouaud.

Mais on pourrait aussi y voir une façon pédagogique de vérifier, voire d'enseigner un peu de culture générale au lecteur: "Même le Che, qui honnêtement ressemble moins à un chardon, apparaît plus ridicule encore avec son OVNI sur la tête" (*Le monde* 243), ou encore les multiples allusions à Diogène le Cynique dans *Les champs d'honneur*: "le cynique n'aurait pas fait le malin longtemps dans son tonneau: trempé, glacé, sans le plus petit rayon pour réchauffer ses vieux os, il aurait sans doute dans ses harangues réclamé plutôt l'intervention de l'Armée du Salut" (25). Traiter des mythes comme le Che et Diogène d'une manière aussi humoristique permet de garder sauve la culture générale des Français. Si Rouaud se veut gardien de musée, on peut se dire qu'en mentionnant ces grands noms sans aucune austérité de style, tout comme lorsqu'il joue avec l'intertextualité, il s'assure que les générations à venir ne sombreront pas dans l'ignorance, si redoutée des hommes lettrés, et voudront vérifier à quoi il fait allusion. Il remplit ainsi sa mission d'homme de lettres.

Ainsi, par ce jeu avec les mots, cette ironie tantôt franche, tantôt douce-amère, l'auteur s'est fait sa place parmi les rangs des écrivains de la fin du vingtième siècle, et se rapproche des nombreux autres auteurs, français mais aussi étrangers, qui allègent leur texte par l'humour et l'ironie, comme on peut le voir chez Grace Paley par exemple, décrivant le dialogue des parents juifs qui apprennent avec stupéfaction que leur fille jouera une pièce de Noël pour l'école: "Tu es en Amérique. Clara! C'est toi qui as voulu venir ici. En Palestine, les Arabes te mangeraient toute crue. En Europe, t'avais les pogroms. L'Argentine, c'est plein d'Indiens. Ici, t'as Noël [...]" (51). Cet exemple prouve comme l'ironie est bien utilisée pour désamorcer une réalité trop cruelle, ici le sort des juifs. De même, David Lodge, auteur anglais, est lui aussi réputé pour son humour incisif. Dans l'exemple qui suit, le personnage principal livre ses pensées sur la jeune fille à côté de lui, qui désire se faire avorter: "Si maintenant, se dit-il, les catholiques se joignent au troupeau et se font avorter, quel espoir reste-t-il pour la race humaine?" (Lodge 50). Ici ce sont les mœurs et le sort des femmes qui génèrent l'ironie. On voit bien par ces exemples que l'humour et

l'autodérision se sont imposés de nos jours comme l'une des seules façons supportables d'aborder les drames de ce siècle. Ce ton, devenu caractéristique de nombreux romans ou nouvelles, invente alors de nouveaux réseaux d'intertextualité.

Ces exemples renforcent aussi les multiples significations et usages de l'ironie tout au long des deux romans de Rouaud. Tout d'abord, l'ironie fait partie intégrante du dessein de Rouaud, à savoir la sauvegarde du patrimoine français. Il fait ainsi revivre à la fois des idiomes populaires, témoins de la culture rurale, et montre, ce faisant, ce qu'étaient la spécificité française et la sociologique des petites gens au vingtième siècle en France, époque si proche et pourtant déjà révolue. En outre, l'ironie revêt parfois un tour tout particulier quand c'est l'auteur lui-même qui exprime sa colère, sa tristesse ou sa souffrance face aux horreurs de ce siècle ou à ses propres drames personnels, sans vouloir tomber dans le pathétique. L'ironie permet aussi de transmettre la pudeur, l'autodérision et la modestie aussi présentes dans nombre de romans. Enfin, l'humour permet à Rouaud d'exercer pleinement ses talents d'écrivain en jouant avec le style et les registres de langue, ce qui le révèle pleinement comme l'un des grands écrivains du vingtième siècle, définitivement digne de son Prix Goncourt. Il remplit pleinement sa mission d'homme de lettres, dans la pure tradition française: il rend hommage à la langue française tout en ajoutant sa voix à l'écriture et à l'Histoire française.

University of Cincinnati

ŒUVRES CITÉES

Lodge, David. *Changement de décor*. Trad. Maurice Couturier et Yvonne Couturier. Paris: Rivages poche, 1991.

Le nouveau petit Robert: dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Nouvelle édition. Paris: Dictionnaire le Robert, 2002.

Paley, Grâce. "La voix la plus forte." *Les petits riens de la vie*. Trad. Claude Richard. Paris: Rivages poche, 1985.

Rouaud, Jean. *Les champs d'honneur*. Paris: Éditions de minuit, 1990.
---. *Le monde à peu près*. Paris: Éditions de minuit, 1996.